



**HAL**  
open science

## Prix Nobel de littérature 2021, Abdulrazak Gurnah

Mailys Chauvin

► **To cite this version:**

Mailys Chauvin. Prix Nobel de littérature 2021, Abdulrazak Gurnah. 2021, <https://lamenparle.hypotheses.org/2294>. hal-03512897

**HAL Id: hal-03512897**

**<https://hal.science/hal-03512897v1>**

Submitted on 5 Jan 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Prix Nobel de littérature 2021, Abdulrazak Gurnah

Maïlys Chauvin, chercheuse associée à LAM-CNRS/IEP Bordeaux France

Ce jeudi 7 octobre 2021, à Zanzibar et en diaspora, on célèbre Abdulrazak Gurnah ! L'académie royale suédoise vient de lui décerner le [Prix Nobel de Littérature](#). Les habitants de Malindi, quartier de Stonetown où a grandi l'écrivain, font fièrement circuler un petit clip confectionné en son honneur. Sur la BBC Swahili, depuis Londres, le respecté journaliste et analyste Ahmed Rajab s'exprime avec honneur sur son camarade de classe. Et voilà la sphère globale zanzibarie à nouveau connectée autour de ses talents. Gurnah est l'un-deux !

PHOTO 1 © Façade, Shangani, Zanzibar, 2016. Maïlys Chauvin

Auteur d'une dizaine de livres en anglais dont trois sont traduits en français (la liste de ses romans figure en fin d'article), professeur émérite de littérature à l'université de Kent, Gurnah est né en 1948, à Zanzibar. Petit archipel qui appartient à l'ensemble culturel côtier est-africain de langue swahilie et de religion à prédominance islamique, Zanzibar s'inscrit dans une histoire de mobilités, de relations et de réseaux à longue distance entre rives de l'océan indien, Europe et Asie du sud-est qui ont influencés une culture citadine voyageuse et cosmopolite. Ancienne capitale du Sultanat d'Oman sous protectorat britannique, Zanzibar – beaucoup ne s'en souviennent pas – obtient son indépendance le 10 décembre 1963.

Un mois plus tard, le 12 janvier 1964, le gouvernement est renversé. L'insurrection caractérisée par une violence inédite se traduit par des massacres visant les populations d'ascendances arabe et indienne. De nombreux zanzibaris fuient le pays, d'autres sont enfermés ou disparaissent. Ceux qui étudient à l'étranger, en Angleterre ou, un peu plus tard, dans les pays socialistes d'Europe de l'Est, ne rentreront pas. Dans les récits nationalistes officiels, ce jour est connu sous le nom de *Mapinduzi*, « révolution » en swahili. Ce moment constitue une rupture dans l'histoire de l'archipel et entraîne la formation d'une diaspora à partir d'ancrages antérieurs liés aux activités des zanzibaris à l'étranger.

La République Populaire de Zanzibar dirigée par Abeid Karume sera vite absorbée au sein de la République Unie de Tanzanie, le 26 avril 1964. Présentée par Julius Nyerere comme une fédération celle-ci ne verra en réalité jamais le jour. Zanzibar perd sa souveraineté pour devenir une entité autonome du nouvel état contrôlé, encore aujourd'hui, par le parti-état connu sous le nom de *Chama cha Mapinduzi* (Parti de la Révolution).

Gurnah quitte Zanzibar après la révolution. Il étudie au Royaume-Uni puis comme beaucoup de personnes de sa génération ne pouvant rentrer à Zanzibar, s'installe sur place. Il enseigne et se met à écrire. Ces romans se déroulent en Afrique de l'est et en Angleterre dans le cadre colonial et post-colonial. Ils sont traversés d'histoires familiales et d'amour localisées dans les villes côtières mais qui s'étendent aussi dans l'intérieur du continent et vers les rives de l'océan indien. Ils traitent également des expériences et des routes de l'exil après la révolution.

PHOTO 2 © Tumekuja et plage, Shangani, Zanzibar, 2000. Maïlys Chauvin

Alors que je m'intéressais aux mobilités et aux villes est-africaines, les fictions de Gurnah tels que *Memory of Departure* (1987), *Paradis et Adieu Zanzibar* (en première partie) me fournissaient une représentation fine et variée des activités, des relations et des voyages de multiple nature qui ont structurées l'espace-temps et les identités des populations côtières. En effet, l'écrivain nous

familiarise avec les manières d'habiter des gens de Mombasa, de Malindi et de Zanzibar, cités côtières sœurs qui constituent les pivots des mobilités et des réseaux terrestres et océaniques de ces communautés. Il nous informe des différentes raisons et formes de déplacements qui structurent leur espace social étendu : visites à des cousins, mariages, aventure et curiosité, activités de marin sur les boutres et les cargos, emplois le long des caravanes ou dans les boutiques des petits centres urbains du Burundi, nord tanzanien et du sud kenyan, études à Makerere (Ouganda), Nairobi ou Le Caire, commerce et négoce vers le golfe et l'Inde. Il nous montre comment les gens de la côte se déplacent, se lient, se mélangent et nous laisse ainsi entrevoir des visions du monde extraverties. Plusieurs figures mobiles habitent d'ailleurs ses histoires : le négociant voyageur Hussein, originaire du Bahrein dans *By the sea*, qui se rend chaque année à Zanzibar avec le *mausin*, vent de mousson qui poussait les boutres vers la côte est-africaine ; la jeune Farida d'*Adieu Zanzibar*, poétesse zanzibarie qui se marie à Mombasa et voyage ensuite à Rome ; le jeune Hassan de *Memory of Departure* (1987) qui quitte sa malheureuse famille sur la côte pour Nairobi où il ouvre son horizon et libère son identité.

Concentrée plus tard sur l'influence de l'histoire politique de Zanzibar sur les mobilités et les citadinités des zanzibaris, je m'entretins, à Zanzibar, en Europe et dans le Golfe, avec les zanzibaris qui ont étudié et vécu à l'étranger avant et après la révolution cherchant aussi à décrire la structuration de la diaspora postrévolutionnaire à la suite d'une première synthèse faite par le zanzibari Mohamed Saleh[1]. Trois pôles géographiques se distinguent : le Golfe avec notamment Oman et Dubaï, l'Europe du nord avec le Royaume-Uni, le Danemark, l'Allemagne et la Suède, et, un peu plus tard, l'Amérique du nord. A partir de 2010, beaucoup de zanzibaris de la diaspora, membres de la génération de Gurnah, retournent à Zanzibar. Arrivant de Copenhague, Liverpool, Sheffield, Londres, Mascate, Dubaï, Berlin ou Stockholm, désormais à la retraite et ayant quelques espoirs dans l'amorce d'une phase d'apaisement avec la politique *Maridhiano* (réconciliation, en swahili) et le Gouvernement d'Unité Nationale instauré après les élections d'octobre 2010, certains envisagent de vivre partiellement à Zanzibar, d'y travailler ou d'investir. A l'époque, à Zanzibar, on commence à peine à entendre le terme diaspora qui n'était jusqu'alors audible que parmi les militants et les associations de l'étranger, tant le déni était important chez les conservateurs du parti-état. Gurnah fournit quelques éléments de compréhension de l'espace de dispersion post-révolutionnaire zanzibari et de la complexité des itinéraires parfois indirects qui conduisent à l'installation à l'étranger. Parti étudier en République Démocratique Allemande dans le cadre d'une bourse gouvernementale, Latif, dans *Près de la mer*, abandonne sa formation et quitte le pays pour rejoindre le Royaume-Uni. Plusieurs membres de la génération de Gurnah ont connu des itinéraires similaires. Devenus ingénieurs dans les pays socialistes d'Europe de l'Est (Tchécoslovaquie, R.D.A., etc.) dans le cadre d'accords de coopération avec Zanzibar, ils préfèrent ensuite se rendre en Allemagne de l'ouest, en Suède ou au Danemark. Je me mis alors à étudier les ressorts des citadinités du retour et le sens de ces va-et-vient dans la recomposition de la ville et des identités des gens de la diaspora.

Après une longue phase d'entretiens avec les *returnees*, je retournais vers les livres de Gurnah et me concentrais alors sur trois d'entre-eux : *Admiring silence* (1996), *Adieu Zanzibar* et *Près de la mer*. Au premier plan des récits, Gurnah narre les vies en exil et les cheminements géographiques et psychologiques des zanzibaris à l'étranger, entre départ, arrivée, installation et, plus rarement, retour (surtout dans *Admiring silence*). A un second niveau, par fragments ou dans de plus longs passages, Gurnah injecte des micro-récits d'événements politiques qui permettent de contextualiser les départs et les vies en exil. Les histoires du prof sans nom de Battersea, dans *Admiring silence*, de Rashid dans *Adieu Zanzibar*, de Latif Mahmud et de Saleh Omar dans *Près de la mer*, offrent ainsi une mémoire politique et sociale du régime, des vies interrompues et de la dispersion post-révolutionnaire dite du point de vue des sujets déplacés.

PHOTO 3 © Soko Muhogo/Hamamni, Zanzibar, 2000. Maïlys Chauvin

En effet, Gurnah nous fait partager les existences d'individus vivant au Royaume-Uni. La plupart des personnages sont venus étudier un peu avant ou après la révolution et ne peuvent ensuite pas

rentrer à Zanzibar en raison de la situation politique. Ils restent et deviennent enseignants, comme Gurnah. Sous une plume sensible et fine, il décrit les contextes et les formes du départ de l'archipel en s'appuyant sur la réflexivité des narrateurs qui, depuis l'étranger, analysent leur situation entre description du quotidien et remémoration du passé. Il narre aussi l'arrivée et les premiers mois de l'installation des jeunes hommes entre vie étudiante auprès d'autres jeunes africain, arabe ou indien, rugosité du contact avec les britanniques, nouvelle conscience de l'impérialisme, déception mais aussi goût et enthousiasme pour les études et les amitiés universitaires.

Il évoque également le moment où les personnages se rendent compte qu'ils ne pourront rentrer à Zanzibar et ressentent dès lors avec intensité leur étrangeté. Rashid dans *Adieu Zanzibar* est sidéré pendant plusieurs semaines par l'angoisse quand il reçoit une lettre de son père postée clandestinement à Mombasa dans laquelle il lui demande de ne pas prendre le risque de revenir chez eux. Il décrit en outre les problèmes de la vie conjugale et familiale, les frustrations de la vie professionnelle pour exprimer la difficulté de trouver sa place et d'être heureux dans cet espace d'expatriation forcée. Le prof de Battersea évoque les incompréhensions et la distance entre lui et sa compagne Emma, ou encore sa fille Amelia quand elle grandit, ainsi que le mépris de ses beaux-parents. Latif (dans *Près de la mer*) après deux relations qui ont échouées avec Margaret puis Angela, préfère la solitude.

Gurnah ne focalise néanmoins pas sur les exilés et leur pays d'exil. Il inclut et associe au contraire ceux qui sont restés au pays : parents, frères et sœurs, oncles et tantes. La mise en relation des exilés et des « restés » jalonne les récits à partir de plusieurs procédés tangibles ou imaginaires. La remémoration d'événements vécus dans la famille avant son départ, l'échange épistolaire entre frères (Rashid à Londres et Amin à Zanzibar), l'écoute du *World Service* de la BBC (que l'on écoute quotidiennement à Londres et à Zanzibar), et même le retour dans la famille (dans *Admiring silence*). Ces aller-retour réguliers entre vie des exilés à l'étranger et existences zanzibaries, révèlent la recherche du home, la difficulté de l'affiliation et le besoin de compréhension.

Ils permettent aussi d'entrevoir la complexité des sentiments de perte, de culpabilité, de loyauté et d'abandon, qui traversent non seulement les exilés mais aussi et pour des raisons différentes, ceux qui sont restés et ont vu leurs enfants leur échapper. Lorsque le prof de Battersea retourne à Zanzibar, sa famille lui propose de se marier et lui présente une jeune fille. Expliquant qu'il est déjà amoureux et qu'il a un enfant, ces derniers lui reprochent de les avoir trompés et de leur infliger la honte. Son oncle et le représentant local du parti, lui déclarent avec cruauté et virilité qu'il est « perdu » non seulement pour son pays mais pour lui-même. Un autre procès en loyauté est intenté par le parti-état, omniprésent dans les vies privées des familles, à travers la figure du Premier Ministre. Cherchant à capter les nouvelles aides des pays européens alors qu'il met en place la libéralisation économique et le multipartisme (on devine donc que le récit se situe à la fin des années 1980) sans en avoir les compétences, il lui propose, après l'avoir flatté, de rester et de travailler avec eux sur un projet touchant directement ses compétences (la traduction) et termine l'échange en lui disant de « ne pas les abandonner » ! On a pu observer cette politique de culpabilisation et de mépris à l'égard des exilés postrévolutionnaires après 2010, quand le gouvernement a – tardivement – mis en place une politique de la diaspora qui loin de se bâtir sur la reconnaissance des crimes et des erreurs du passé, consistait surtout à attirer les transferts d'argent et de savoir-faire des zanzibaris de l'étranger alors que le gouvernement refusait de leur accorder la double nationalité et rechignait même à fournir des permis de résidents de longue durée !

La convocation constante du passé par les protagonistes est un élément important de la structure narrative des fictions de Gurnah. Le souvenir des vies et des événements familiaux et politiques, explorés et décrits avec précision (par ailleurs bien documentés) reviennent régulièrement au gré des chapitres. Sous prétexte d'expliquer au lecteur le cheminement de l'histoire les narrateurs – Rashid, Latif, le prof de Battersea et Saleh Omar – (se) re-racontent les vies familiales et insulaires comme pour se situer et s'établir dans le présent, un point qui a résonné dans mon travail d'enquête

puisque je voyais sans cesse les *returnees* faire ce travail d'élaboration mémorielle alors qu'ils étaient de retour chez eux. Désorientés par la confrontation avec la réalité, ne retrouvant pas le *home* imaginé en exil, ne se reconnaissant plus dans les lieux et les manières de faire et de penser, la plupart cheminaient constamment dans le Zanzibar dont ils se souviennent, celui de leur jeunesse, presque idéalisé. Seuls, ou à plusieurs voix, dans les rencontres au café, ils passaient en effet en revue les histoires, les lieux et les événements qui ont marqué leur quartier, leur rue ou le pays, à la recherche de précisions et de compréhension. J'interprétais cela non seulement comme une façon de se réapproprier une histoire commune mais aussi comme une manière de renégocier la relation au *home*. Gurnah fait dire au prof qu'il ressent comme une « expulsion de son passé », qu'il se sent « réfugié de sa vie » quand, une fois à Zanzibar, il est confronté aux changements. « This is no longer home » pense le narrateur, une formule qui illustre bien ce que les *returnees* exprimaient pendant nos entretiens ensemble, vingt ans après que Gurnah ait écrit *Admiring silence* ! Cette désillusion du retour, énième perte du chez-soi, fait écho à la jolie formule de Salman Rushdie qui cherchant à comprendre nos « patries imaginaires », nous dit : « *Past is home* ». Comme Rushdie, Gurnah nous invite à cheminer dans ce qui fait notre relation au chez-soi, au *home*. Le court séjour du prof de Battersea à Zanzibar lui fait voir sa vie en Angleterre avec une distance neuve, on comprend alors que ce *home* ne se localise pas tant dans le pays d'adoption que dans la relation et le monde qu'il a construits avec sa compagne Emma dont l'image, constamment présente à son esprit, constitue un repère auquel il s'agrippe quand, auprès des siens, il se sent perdu.

PHOTO 4 © Toits, Stonetown, Zanzibar, 2000. Mailys Chauvin

Dans cette trame des vies disloquées, Gurnah insère des éléments de compréhension de l'histoire politique de Zanzibar et des crimes du régime en focalisant sur la période allant de la révolution jusqu'à la fin des années 1980. Celle-ci apparaît régulièrement dans ces romans pour ponctuer un avant et un après, signalant son rôle de rupture dans les vies zanzibaries. Mais il la nomme plus sobrement « insurrection » et « soulèvement ». Il décrit la violence et la cruauté des assaillants à l'égard des habitants à travers le souvenir de Daud, victime et témoin de crimes, dans *Pilgrims way*. Dans *Admiring silence*, il insiste sur ses effets et sa prolongation en régime autoritaire et violent, sous le leadership de Karume qu'il nomme le « père du peuple », le « grand homme », la « bête », le « voyou » ou encore le « monstre ».

L'indépendance de Zanzibar, le 10 décembre 1963 apparaît à travers les yeux de Rashid qui, parti trois mois plus tôt de Zanzibar pour étudier à l'université de Londres, regarde sa célébration sur un écran de télévision. Il mentionne les personnages politiques en présence tels que le Sultan, le Prince Philippe et le représentant britannique, les défilés des soldats et le nouveau drapeau qui flotte sur Zanzibar. La veille de la célébration, son frère Amin l'évoque aussi dans une lettre qu'il lui adresse pour partager ce moment historique. Cet événement annonçait une nouvelle phase pour la jeunesse citadine dont Gurnah faisait partie. Ceux qui étaient partis se former à l'étranger étaient animés du désir de contribuer ensuite à la construction de leur nouvel état. Ce qui n'arriva pas. A la fin des années 2000, les zanzibaris entreprenaient une nouvelle phase d'analyse de leur passé. Ils fouillaient l'histoire pré-révolutionnaire et remettaient en avant l'indépendance de Zanzibar qui avait presque disparu des discours officiels. Ils faisaient alors circuler la vidéo de cette cérémonie sortie des archives coloniales sur les réseaux sociaux qui ont alors à la fois facilité cette réappropriation mémorielle et reconnecté les zanzibaris de l'étranger et ceux des îles.

Dans *Admiring silence*, Gurnah mentionne la disparition de Zanzibar en tant qu'état souverain. Le prof de Battersea la décrit comme « mariage forcé » avec le « grand pays d'à côté » (le Tanganyika) et évoque le pouvoir du « Rais of our Federal Republic ». Il fait référence ici sans le nommer à Julius Nyerere qui contrôle désormais l'ensemble du territoire tanzanien et met rapidement en place un parti-état qui domine encore aujourd'hui le pays. La contestation de la forme qu'a prise cette union est ancienne dans les îles où la violence du régime a favorisé l'émergence d'une opposition. Elle n'est apparue que récemment sur le continent, notamment parmi les jeunes citadins des classes moyennes et populaires, à partir de la tentative de réforme constitutionnelle qui a précédé les élections 2015, qui a consolidé la contestation anti-hégémonique.

Il évoque en outre les crimes du régime : arrestations arbitraires, déportations, détentions et disparitions que toute famille a connues ou craintes à Zanzibar dans ces années-là. Certaines sont rapportées longuement dans *Près de la mer* à travers le récit que Saleh Omar fait de sa vie à Latif, ancien réfugié au Royaume-Uni qui, grâce à sa bourse d'étude en R.D.A., a échappé à cela. Il explique son expropriation suite à une vengeance puis à sa convocation et son jugement par le Conseil du Parti. Il est ensuite détenu dans la prison de la ville puis déplacé vers une île où sont déportés les zanzibaris d'ascendance omanaise qui seront ensuite secourus et accueillis par le Sultanat d'Oman. Il est à nouveau déplacé dans des camps sur le continent à une longue distance de Zanzibar, dans le nord, à Arusha puis dans le nord-ouest. Après onze ans de détention, plutôt que de profiter d'un convoi omanais qui secourt les zanzibaris d'ascendance omanaise comme son garde l'encourage à le faire, il choisit d'attendre et de rentrer ensuite à Zanzibar. A son arrivée, on l'informe qu'elles sont décédées depuis dix ans.

PHOTO 5 © Mwembe Tanga, Michenzani block, Zanzibar, 2016. Maïlys Chauvin

Dans *Admiring silence*, le prof de Battersea retourne deux semaines à Zanzibar après environ vingt-cinq ans d'absence, dans le cadre d'une amnistie qui autorise les exilés à revenir au pays. Au contact de sa famille et à la vue de la ville, le chagrin et la colère l'envahissent. A mesure qu'il rencontre parents et voisins, en observant leurs vies et leurs comportements, il remonte le fil des événements qui ont conduits à leur misère et à la dégénérescence des leaders et des cadres de l'état. Il évoque la débauche et les multiples formes de violence exercée par le chef de l'état zanzibari et son entourage. Il décrit la terreur des familles quand, au nom d'une justice raciale pro-« africaine », les mariages forcés de jeunes filles arabes et indiennes sont mis en place. Il revient sur la question des expropriations et des nationalisations de maisons de familles d'ascendance arabe et indiennes de *Stonetown* quand le prof de Battersea mentionne le bureau du Premier Secrétaire au Ministère de la Culture avec une belle vue sur la mer, qui n'est autre en réalité que la maison d'une famille indienne expulsée et expropriée. Il se souvient aussi des expulsions qui surgissent à cette époque-là quand tout étranger est suspecté d'insulte ou d'affront au régime et s'amuse du nouveau mot à la mode alors en ville : *persona non grata*.

Plus généralement, Gurnah rapporte la décrépitude de la ville, des bâtiments et de l'espace public, le manque d'aliments élémentaires, les coupures d'électricité et d'eau, la dégradation des systèmes d'égouts. Le prof d'*Admiring silence*, éprouve un sentiment de perte et de tristesse quand il voit que la plage et le front de mer, lieu de promenade et de rendez-vous amoureux de sa jeunesse, sont abandonnés aux déchets des pêcheurs et aux corneilles, et que le golfe a été transformé en terrains de football informes. La plupart des protagonistes de ses romans sont d'ailleurs malades. L'oncle Hashim du prof est sous Valium, la mère de Rashid dans *Desertion* souffre d'un glaucome, et, son frère Amin, perd la vue d'un œil et se réfugie dans la religion.

Gurnah nous livre donc un contre-récit à l'histoire officielle de Zanzibar telle qu'elle est présentée en Tanzanie et dans le territoire insulaire où l'on glorifie toujours la révolution, récit dit du point de vue des gens ordinaires partis ou restés. Outre une reconnaissance internationale bienvenue, ce Prix Nobel de Littérature met en lumière un écrivain mal connu et témoigne de la puissance créatrice de l'exil. Reste maintenant à réimprimer et à traduire ce magnifique corpus littéraire en swahili !